

Abus de pouvoir

Le mot des enseignantes

Dans le cadre du festival *Thrillers* et avec la participation de la médiathèque de Gujan-Mestras, nous avons l'opportunité d'inviter dans nos classes des écrivains qui viennent présenter leurs œuvres et dialoguer avec nos élèves. C'est ainsi que nous avons rencontré en 2021 l'écrivain Marin Ledun et qu'est né un projet d'atelier d'écriture, concrétisé durant ce premier trimestre avec nos classes de 3^è3 et 3^è8. Le programme de français en 3^{ème} amène notamment les élèves à s'interroger sur les travers de notre société, la place que l'individu peut y occuper, ainsi que le lien qu'il entretient avec le pouvoir.

Pouvoir et abus de pouvoir.

Ce sont là des notions qui nous ont semblé intéressantes, voire nécessaires, à aborder avec eux.

Sous la houlette de Marin Ledun, nos écrivains en herbe ont identifié bon nombre de situations iniques, ont exprimé leur indignation face à de tels abus, que ce soit dans un contexte intime, professionnel, ou plus largement sociétal.

Les débats, enrichissants, ont engendré une réflexion fructueuse. Les élèves ont peu à peu appris à coucher leurs idées sur le papier, à construire un récit cohérent, à enrichir leur lexique et à affiner leur style, développant ainsi des compétences d'écriture. Ils se sont ensuite livrés à la mise en voix de leurs nouvelles, ce qui leur a permis de renforcer leur capacité d'oralisation, d'appréhender la force et l'importance des mots. Leurs textes nous ont tour à tour surprises, touchées, émues, parfois amusées. Nous avons pris plaisir à les voir fiers de leur travail.

Nous tenons à dire combien nous aussi, nous sommes fières d'eux, du chemin parcouru, tant du point de vue pédagogique qu'humain...

Agnès Buisson et Johana Molinier, professeures
au collège Chante Cigale de Gujan-Mestras

Double face

Par Clara et Laura – 3^{ème}3

En cette fin d'après-midi printanière, les rues bordelaises sont baignées d'une douce lumière blonde, prélude à une soirée agréable. Pour Albane pourtant, cette soirée promet d'être aussi traumatisante que les autres. Elle va une fois de plus devoir affronter le regard de la sorcière. Elle ne rêve que d'une chose : s'allonger dans son lit après une longue journée de collège. Malheureusement ceci est impossible, entre les montagnes de devoirs ainsi que les ordres et la violence de sa belle-mère, Marlène.

C'est une grande femme maigre, aux yeux verts de vipère, au teint pâle et maladif. Elle porte de longs cheveux bouclés étouffés par des teintures diverses, toutes de mauvais goût. A ce physique ingrat s'ajoutait une personnalité mesquine et agressive. Elle harcèle Albane sans relâche, la réprimande pour un rien, l'humilie dès qu'elle peut.

En rentrant dans la maison, Albane l'aperçoit affalée sur le canapé en train de regarder la série « Charmed ». Elle en est légèrement soulagée. Elle part directement dans sa chambre, pose ses affaires sur son bureau en bois puis elle commence ses

exercices de français qui vont lui prendre un temps fou. Tout d'un coup, elle entend la porte s'ouvrir et se trouve fixée par des yeux verts perfides, menaçants. Elle se met à avoir une boule au ventre, ce qui lui cause une douleur inimaginable.

Marlène attrape la feuille d'exercices, puis elle lance à la jeune fille un regard si moqueur qu'Albane éprouve un fort sentiment de honte. Puis cette mauvaise femme rit aux éclats. Elle prend alors un dictionnaire à côté d'elle puis elle l'assène à plusieurs reprises sur la tête d'Albane en lui répétant : « Tu n'es qu'une petite conne, ton exercice est entièrement faux ».

Albane veut protester, mais sa belle-mère la traîne par les cheveux à travers la pièce. L'adolescente peine à se relever, elle s'échoue sur son lit et éclate en sanglots.

La sorcière la menace : « Si tu pleures, je recommence ! Et maintenant, va mettre la table ! »

Albane se lève péniblement, essuie le filet de sang qui s'écoule de son front et s'exécute. Dans la cuisine, Marlène la menace encore : « Bien sûr, si tu dis quoi que ce soit à ton père, je te fais la peau ». Albane, effrayée, ne répond pas. Au même moment, la porte s'ouvre et le père d'Albane entre.

« Coucou les filles, vous allez bien ?

— Bonsoir mon chéri, minaude Marlène, oui, tout va pour le mieux, n'est-ce pas Albane ?

— Oui ça peut aller », répond Albane d'une voix faible.

« Tu as une petite mine portant. Tout s'est bien passé au collège ?

— Normal comme d'habitude... glisse Albane dans un souffle.

— Passe le plat, secoue-toi ! » ordonne alors Marlène à Albane.

Albane ne peut réprimer le tremblement de ses mains et fait malencontreusement glisser le plat de lasagnes à terre.

Excédée, sa belle-mère se lève et lui crie en pleine face : « Décidément, tu n'es bonne à rien ! Pas fichue de faire passer un plat ! Tu ne vaux pas mieux que ta cruche de mère ! »

Le masque est tombé.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Albane se saisit de sa chaise et la jette sur cette harpie. Sous les hurlements de cette dernière que son père s'efforce de secourir, la jeune fille s'enfuit de la maison. Elle est en panique. Quelles seront les conséquences de son geste ? Son père lui

pardonnera-t-il ? Quelles représailles lui réservera Marlène ?

Albane court jusqu'au domicile de sa mère, situé non loin de là. Lorsque sa mère lui ouvre, Albane s'écroule dans ses bras, secouée de sanglots. Elle lui raconte enfin tout ce qu'elle a subi depuis que Marlène est entrée dans la vie de son père. Elle s'est jusqu'alors refusée à le faire pour ne pas inquiéter sa mère et pour éviter un nouveau sujet de discorde entre ses parents. Mais cette fois-ci, la douleur est trop vive. Albane ne peut plus endurer ce calvaire.

Elle reste habiter chez sa mère en attendant une décision de justice. Mais son père lui manque.

Mise à nu

Par Emilie et Mathis – 3^{ème}3

La nuit tombe, Lucie a un chagrin immense. Elle prend une douche puis enfile un jogging et un pull bien chaud. Elle s'affale sur son lit, en proie aux larmes. Elle devrait être en train de travailler mais sa journée a été si dure qu'elle ne peut que s'effondrer.

Elle entend quelqu'un sonner à la porte puis rentrer chez elle et bavarder avec sa mère. Lucie pense immédiatement au rendez-vous qu'elle a donné à Nora, sa meilleure amie un peu plus tôt dans la journée. Elles sont inséparables, toujours là l'une pour l'autre dans leurs moments de délires comme dans les moments de doutes ou de difficultés. Et là, Lucie traverse une mauvaise passe. Très mauvaise même. Désespérée, c'est un vrai appel à l'aide qu'elle a envoyé à Nora. Lucie a les yeux gonflés, cela fait un long moment maintenant qu'elle pleure. Sa tristesse, sa rage sont décuplés. Elle renifle bruyamment lorsqu'un nouveau sanglot la submerge. Elle craque de nouveau et se recroqueville sous sa couette parsemée de ses peluches, vestiges de son enfance, cette période où elle ne connaissait que le bonheur et l'insouciance.

Aux murs, des posters de ses stars et chanteurs préférés et des étagères remplies de bibelots, bougies ou encore des décorations qu'elle a reçues à son Noël dernier. Cette fois, c'est à sa porte qu'elle entend frapper. Elle reconnaît les trois coups de Nora, c'était le code secret dont elles avaient convenu quand elles étaient petites. Nora rentre et voit son amie dévastée sur son lit.

Sans hésiter elle la prend dans ses bras et lui dit qu'elle peut se confier à elle en toute confiance. Comme elles l'ont toujours fait. Lucie reprend ses esprits et se redresse pour lui raconter sa mésaventure :

« Nora, cet été, c'était génial, j'étais à la colo pour quinze jours, tu sais, à Biarritz. Très vite, j'ai remarqué un garçon, Samuel, trop, trop beau. T'aurais vu ses pecs, hyper musclé, et surtout, des yeux vert émeraude à tomber et un sourire craquant. Et j'ai craqué. Plus les jours passaient, plus je fantasmais sur lui. Puis, à la fin de la première semaine, il y a eu une soirée. C'était la première fois de la semaine que j'ai ressenti qu'il s'intéressait enfin à moi.

Le tube Amber de Zola est passé, tu sais bien que c'est notre musique préférée à toutes les deux,

et c'est justement ce moment-là qu'il a choisi pour m'embrasser. Magique. J'en frissonne encore.

Ensuite, il a proposé qu'on s'isole. On a continué à parler, le feeling est passé rapidement et les points communs se multipliaient...

— Mais non je ne te crois pas ?!

— Si ! Attends, laisse-moi finir ! C'était la fin de la soirée, tout le monde est allé se coucher. Il ne restait plus que nous. Samuel m'a embrassée de nouveau. Fougueusement. Hélas, un moniteur qui rangeait le matériel nous a vus et nous a ordonné d'aller au lit. Le lendemain matin, au petit déjeuner, on s'est retrouvés, c'était bien réel ! On sortait ensemble ! Tu te rends compte, Nora, je sortais avec le plus beau garçon de la colo ! On a partagé des moments merveilleux. A l'heure du départ, je n'étais pas trop inquiète puisqu'on habitait dans la même ville. Même si on n'était pas dans le même lycée, je savais qu'on allait se revoir. En fait, on ne s'est revu qu'une seule fois... On ne s'envoyait plus que des messages. Je ne lui en parlais pas mais je sentais qu'il s'éloignait de moi. C'était toujours moi qui lançais la conversation et il ne cherchait même pas à la continuer. Un soir, c'est pourtant lui qui a pris le temps de m'envoyer un message, mais ce n'était pas

vraiment le genre que j'espérais. Ce soir-là j'ai compris qu'il m'avait prise pour une de ces filles du bahut, les « populaires » comme ils les appellent, prêtes à tout pour plaire aux garçons. Il m'a demandé des photos de moi dénudée. Des « nues », quoi. J'ai tout de suite répondu que je ne voulais pas et que j'étais déçue par son attitude. Mais il ne m'a pas vraiment laissé le choix et m'a dit que si je ne lui envoyais rien avant minuit, il me ferait la misère jusqu'à ce que je lui en envoie une. Alors j'ai fini par céder. J'ai commencé avec une photo ce soir-là et j'ai constaté qu'il n'en faisait rien. Je lui ai fait confiance, et j'ai recommencé à peu près chaque soir, dès que je pouvais en tout cas. Ça a duré pendant une à deux semaines. Il y a eu un soir où j'ai refusé et cela a suffi pour que le cauchemar commence.

— Mais arrête, j'en crois pas mes oreilles !

— Le lendemain matin, je me suis réveillée. Quand j'ai pris mon téléphone. J'ai vu des dizaines et des dizaines de notifications s'afficher sur mon écran. Je n'avais aucune idée du motif de tous ces messages. J'ai déverrouillé mon téléphone et j'ai cliqué sur la première notification pour comprendre la situation. Et là, ça a été le choc. J'étais écœurée de ce que je voyais. On m'avait envoyé la story de

Samuel dans laquelle on voyait une des photos de moi dénudée que je lui avais envoyées. Je ne sais pas comment il avait réussi à les garder dans son téléphone puisque je n'avais rien remarqué. Sous la story, un nouveau coup de poignard. Des copains de Samuel avaient écrit : " *Samuel a gagné son pari : la chasse a été bonne !* " A ce moment-là, je me suis rendue compte qu'il m'avait bien prise pour une idiote, pour du bétail. En fait, ce qu'il voulait, c'est frimer auprès de ses potes, m'accrocher à son tableau de chasse comme toutes les autres. Et surtout, me faire du mal. M'humilier. Trahir ma confiance et me ridiculiser, me jeter en pâture au premier venu sur les réseaux sociaux. Pour une fois que je fais confiance à un garçon, il me la met à l'envers. Il faut que j'arrête d'être naïve à ce point, voilà où ça m'a menée ! »

Nora s'emporte, elle est furieuse contre Samuel et touchée par ce qu'endure son amie.

« Il est hors de question de te laisser faire ! Je crois que ce pauvre type mérite une petite leçon !

— Tu as raison Nora, il faut que j'arrête de me morfondre et que je me reprenne en main. Sinon il aura gagné pour de bon. Qu'as-tu en tête ?

— On va raconter à toutes les filles du lycée ce que t'a fait Samuel. On les invitera à venir manifester devant chez lui, on filmera et on balancera la vidéo sur les réseaux. Pas mal, non ? Facile de ruiner une réputation ! Plus aucune fille ne voudra sortir avec lui. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que maintenant, c'est nous les chasseuses ! »

Délivrance

Par Faustine et Elisa – 3^{ème}3

Comme tous les jours, Charlotte regroupe ses affaires, ferme les volets du Citymarket et range sa tenue dans son casier. Elle détache ses longs cheveux blonds, et observe sa peau claire et son teint pâle dans le petit miroir de l'entrée du magasin. Charlotte a une morphologie plutôt banale, mais ses yeux dans les tons jaune et vert la différencient des autres. Puis elle salue sa collègue, prend son sac à main et son manteau, et quitte le supermarché à 19h30.

Elle arrive sur le parking désert dédié à la clientèle et aperçoit son ex, Jérémie, adossé au même poteau. Sa silhouette est grande et mince, avec les cheveux bruns et décoiffés. Comme tous les jours, il est habillé en noir. Son visage est fermé et son regard froid. Elle voit ses collègues quitter le petit magasin. A présent, il n'y a plus personne. Sauf elle et Jérémie qui la fixe du regard. Elle traverse le parking. Son ex la suit. Elle traverse une ruelle. Elle s'aperçoit qu'il s'approche de plus en plus d'elle, comme à chaque fois, et elle presse le pas. Elle passe devant de nombreuses boutiques fermées puis tourne dans une

autre ruelle. Charlotte se dépêche de sortir ses clés de son sac car elle voit en jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule qu'il est vraiment tout proche d'elle. Elle entend Jérémy crier, comme tous les soirs à la même heure :

« Reviens Charlotte, reviens je t'en supplie ! On était si heureux ensemble et je sais que tu m'aimes encore ! Je ne peux pas vivre sans toi ! »

Dès qu'il a fini sa supplique, elle se hâte d'insérer la clef dans la serrure. Elle l'ouvre. Elle rentre à toute allure, lui claque la porte au nez. Il reste devant la porte pendant cinq minutes. Elle reste immobile. L'angoisse est encore présente. Elle entend sa respiration. Quand il est enfin parti, son souffle ralentit et son rythme cardiaque se calme. Charlotte s'aperçoit soudain qu'elle a les mains moites, sûrement à cause du stress.

Les deux jours suivants, la jeune femme quitte son travail, revoit Jérémy adossé au même poteau et rentre chez elle, Jérémy à ses trousses. Il lui tient son discours habituel, en la suppliant de revenir. A 20h, elle n'entend plus son souffle à la porte : il est parti.

Le quatrième jour, comme chaque soir depuis six mois, Charlotte regroupe ses affaires, ferme les

volets du Citymarket et range sa veste sans manche rose et blanche portant le logo de son travail.

Elle se regarde dans le miroir, et se fait la remarque que cette nouvelle coupe lui va mieux que l'ancienne. Charlotte salue sa collègue et enfile son manteau. Quand elle quitte le magasin, elle s'aperçoit qu'il fait noir dehors et que de la brume flotte dans l'air. Elle tourne la tête de gauche à droite et cherche Jérémy du regard. Elle se rend compte qu'il n'est pas là. Elle trouve cela bizarre. Cela fait 6 mois que ça dure, et elle se demande pourquoi il n'est pas là ce soir. Elle s'inquiète mais au fond, Charlotte est soulagée de ne pas le voir sur le parking désert. Elle pense qu'il a lâché l'affaire. Cette fois-ci, à 19h35, elle quitte le parking du supermarché sans Jérémy derrière elle. Elle traverse les ruelles, en marchant à son rythme, tranquillement. Charlotte jette des coups d'œil derrière son épaule, pour vérifier qu'il n'est pas là. Ne le voyant pas, Charlotte se sent plus libre, et pour une fois, alors qu'elle aperçoit la boulangerie « Chez Raymond » encore ouverte à cette heure, elle décide de s'y arrêter pour acheter du pain frais. Elle se fait la remarque que cela fait longtemps qu'elle ne s'est pas sentie libre, ce qui lui rend le sourire aux lèvres.

Elle rentre chez elle, et cette fois-ci, sans pression, elle ouvre la porte normalement. Elle ôte ses chaussures, les range dans son placard, puis va dans la cuisine. Elle pose le pain frais sur la table. Elle se dirige vers sa chambre pour y déposer son sac à main. Tout à coup, son souffle se coupe. Elle voit son ex, Jérémie, allongé sur son lit.

« Comment est-il rentré ? Il m'avait bien rendu son trousseau de clés ! Pourquoi me harcèle-t-il autant ? Pourquoi ne veut-il pas comprendre que je ne l'aime plus, que notre histoire, c'est du passé ? Va-t-il me frapper ? Ou bien va-t-il m'assommer de son monologue quotidien ? »

Charlotte, immobile devant son lit, les mains moites, a très peur de la suite.

Ce soir-là n'est pas comme les autres soirs. Il est 20 heures. Jérémie n'est pas parti. Il est vautré sur le lit.

Charlotte hésite un peu, la main sur son sac. Elle se sent prête. Sa main se resserre autour du couteau suisse bien aiguisé.

Les arroseurs arrosés

Par Jules et Elie – 3^{ème}3

Denis est un jeune afro-américain de dix-neuf ans. Il vit aux Etats-Unis dans l'état de Californie. Aujourd'hui, il roule en direction du sud au volant d'un pick-up Ford flambant neuf. Il se rend chez ses parents pour fêter l'anniversaire de son petit frère, Lorenzo.

A peine rentré sur l'autoroute, Denis se fait prendre en chasse puis arrêter par deux policiers. Il se range donc sur le bas-côté. Qu'a-t-il bien pu faire de répréhensible ? Il ne voit vraiment pas. Il roulait à la vitesse autorisée. Il a respecté scrupuleusement le code de la route. Qu'ont donc à lui reprocher ces deux policiers ?

« Bonne pioche Daniel, je t'avais dit qu'on finirait par tomber sur un black ! J'vais m'le faire, celui-là !

— Bravo mec, je m'incline, tu reviens au score !
Un black chacun ce matin ! »

Puis un des policiers s'avance vers le véhicule de Denis et aborde sèchement ce dernier :

« Papiers du véhicule et permis de conduire !

— Oui, tenez monsieur l'agent ! » obéit Denis.

L'autre policier fait le tour de la voiture, visiblement désireux de mettre Denis en difficulté. Soudain, un sourire mauvais et triomphant éclaire son visage aux traits grossiers :

« Hep Daniel, les pneus de la voiture ne sont pas conformes !

— Je peux vous assurer du contraire, proteste Denis, j'ai fait la révision de ma voiture il y a quatre jours et tout était en règle !

— J crois que t'as pas compris un truc le black, c'est nous qui faisons la loi donc nous seuls pouvons assurer si une voiture est en règle ou non.

— Pourquoi vous acharner ainsi sur moi ? Vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir enfreint le code de la route ou d'être dans l'illégalité !

— Ecoute-moi bien, c'est pas un putain de négro qui va faire la loi chez nous et qui va nous apprendre à faire notre travail ! hurle le policier en effectuant un chassé dans le rétroviseur de Denis, qui se brise en mille morceaux.

— Comment osez-vous ? Qui va me rembourser ces dégâts ? »

L'autre gendarme lui envoie ses papiers à la figure et hurle à son tour :

« Maintenant dégage Kirikou, tu nous as assez gonflés pour aujourd'hui Retourne dans ta jungle ! »

Là-dessus, les deux représentants de la loi éclatent d'un rire gras et vulgaire.

Une nouvelle fois, Denis s'exécute. Il démarre, met son clignotant et repart en soupirant avec résignation. Enfin... pas tout à fait. Tout près de son levier de vitesse, il sent la présence rassurante de son téléphone portable avec lequel il a pu filmer toute la scène.

Raymond t'es qu'un gros con !

Par Julie, Maëlle et Lindy – 3^{ème}

Amina se presse sur le trottoir. Elle se rend à la boulangerie du quartier. L'air est doux, le soleil d'avril redonne des couleurs aux passants. Il flotte comme un parfum d'insouciance dans l'atmosphère.

Amina, vieille Algérienne, vient d'arriver en France, dans ce quartier de Piriac sur Mer. Même si elle veut conserver certaines de ses traditions, comme le voile qu'elle porte sur la tête, elle tient à adopter les habitudes des Français. C'est pourquoi elle confectionne les repas pour sa famille à base de recettes et de produits locaux, et elle ne manque pas d'acheter régulièrement une baguette, comme ses voisins.

Elle arrive dans la boulangerie « Chez Raymond » et fait tranquillement la queue. Lorsque son tour arrive, elle demande une « tradition » pas trop cuite. Le boulanger lui fait répéter sa demande, en faisant mine de pas comprendre, sous les regards moqueurs d'une partie de la clientèle.

Raymond continue jusqu'à l'humiliation et singe même sa cliente : « oune tradission si vouplé ». Josette, sa femme, assiste à la scène et prend Raymond à part pour lui dire qu'il exagère.

Raymond hausse les épaules et repart vers la caisse. Il reprend de plus belle :

« Je ne vends pas mon pain à des migrants comme vous qui viennent nous l'enlever de la bouche ! Maintenant partez d'ici, hors de ma boulangerie, celle d'un honnête travailleur ! »

Il ajoute en prenant la clientèle à témoin :

« Eh oui, parce que ces gens-là, leur pain, c'est avec les allocs qu'ils l'achètent ! »

Amina part de la boulangerie, la tête basse, une grosse larme roulant sur sa joue. Elle se sent humiliée.

La boulangère est indignée par la bêtise et de la violence de son mari :

« Mais enfin Raymond, tes paroles sont inadmissibles ! Cette dame est la bienvenue, comme tous nos clients ! Le pain, c'est sacré, il faut apprendre à le partager ! »

— Enfin pupuce qu'est-ce qui t'arrive ! Ne me dis pas que tu supportes tous ces parasites et que tu acceptes qu'ils nous envahissent !

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Ça fait des années que j'endure sans broncher ta grossièreté, ta méchanceté, des années que j'encaisse tes discours racistes, j'en peux plus ! T'es qu'un gros porc doublé d'un monstre ! Cette fois-ci, je rends mon tablier ! »

Et, joignant le geste à la parole, Josette enlève son tablier, le jette sur la caisse sous les applaudissements de l'autre partie de la clientèle, ulcérée par les propos xénophobes du boulanger.

Elle sort à son tour de la boulangerie, prend une baguette et court à la suite d'Amina. Elle lui tend la baguette :

« Tenez madame, c'est votre pain ! »

La vieille dame, touchée, la remercie. Puis Josette revient dans la boutique, et, sous les yeux médusés de son mari, prend son sac à main. Elle se dirige de nouveau vers la sortie. Définitivement. Elle se retourne une dernière fois vers lui :

« Raymond... t'es qu'un gros con ! »

La chute

Par Tylan et Maxime – 3^{ème} 3

A dix-neuf ans, Nolan vient de quitter sa ville natale. Il cherche un appartement à Lille, à proximité de son nouvel emploi. En attendant, il loge à l'hôtel. Son moral est au plus bas. Le ciel de novembre, gris et bas, semble un couvercle posé sur la ville. Le froid, particulièrement rigoureux, s'insinue à travers les vêtements et mord les visages rougis.

Après des semaines de recherches infructueuses, Nolan finit par trouver une annonce intéressante. Il s'agit d'un studio qui correspond à ses attentes : spacieux, lumineux, bien exposé et proche de toutes les commodités. Il a pris rendez-vous avec le propriétaire le jour-même pour le visiter.

Nolan vient d'arriver sur les lieux. Il emprunte les escaliers jusqu'au deuxième étage et sonne. Le propriétaire ouvre :

« Oui ? C'est pour quoi ? Ah je vois, je ne suis pas intéressé par ce que vous vendez...

— Bonjour Monsieur, je suis Nol...

— N'insistez pas Monsieur !

— Mais... Monsieur, j'insiste, nous avons rendez-vous pour la visite du studio, je suis Nolan... »

L'homme, visiblement déstabilisé, bredouille :

« Nolan... C'est que... C'est que... Je... Je ne m'attendais pas à quelqu'un comme vous en fait...

— A quoi ou à qui vous attendiez-vous ? Que voulez-vous dire exactement ?

— Disons que votre prénom ne me laissait pas imaginer que... que ce... ce... serait vous...

— En quoi mon prénom est-il important ? » s'étonne Nolan.

Le propriétaire danse d'un pied sur l'autre, de plus en plus gêné :

« En réalité, ce n'est pas votre prénom qui pose problème...

— J'ai peur de comprendre monsieur, cela signifie que c'est mon apparence qui vous dérange ? Plus précisément, ma couleur de peau ?

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, proteste mollement l'homme. C'est un effet de surprise, c'est tout. De toute façon, mon studio n'est plus à louer. Je comptais vous contacter pour annuler notre rendez-vous...

— Pardon ? Vous plaisantez ! s'écrie Nolan. Quel est le problème ? J'ai de quoi payer le loyer et vous

fournir tous les documents nécessaires pour le contrat.

— N'insistez pas, l'appartement n'est plus à louer !

— Comment ça, il n'est plus à louer ! Vous avez changé d'avis en peu de temps ! Dès que vous m'avez vu en face de vous ! Vous n'aimez pas la couleur noire ? Vous avez un problème avec les étrangers ?

— Sortez de chez moi ! Je n'ai plus rien à vous dire... J'appelle la police !

— Faites donc ça Monsieur, c'est avec plaisir que je leur conterai notre petite altercation. Et surtout je pourrai porter plainte pour discrimination ! » s'exclame Nolan.

Le visage du propriétaire vire au rouge écarlate. Il manque de s'étouffer.

Afin de l'aider à reprendre ses esprits, Nolan lui pose la main sur l'épaule avec bienveillance. Fou de rage, l'homme le pousse brutalement. Nolan, déstabilisé, perd l'équilibre et dévale les escaliers sur le dos. Sa tête heurte violemment plusieurs marches.

Il s'arrête enfin au palier du premier étage. Autour de sa tête une auréole de sang commence à se former.

Le propriétaire est affolé. Puis il s'efforce de retrouver son calme. Il ne voit qu'une solution. A cette heure-ci, les voisins du dessous ont dû rentrer. Alors, de sa voix la plus puissante, il crie :

« Au secours, au voleur ! Je viens de me faire agresser ! A l'aide ! »

Coup de balai !

Par Enzo et Melvin – 3^{ème} 3

James et Roberto se considèrent comme des frères. Ils sont les seuls à se comprendre. Ils partagent les mêmes passions, surtout la moto. Leur désir, depuis leur plus jeune âge, c'est d'ouvrir un garage et de vendre les cylindrées qui les font rêver, comme les Yamaha, les Suzuki, les KTM, les Fantic...

Ces modèles, ils les connaissent par cœur ; leurs spécificités, ils les savent sur le bout des doigts. Ils passent un temps fou à regarder les revues spécialisées et à en discuter.

Leurs chemins se séparent un peu après le collège, mais les deux amis restent liés, parvenant toujours à trouver du temps pour se voir en fin de semaine et continuer à bâtir leur rêve de toujours.

Roberto intègre le lycée de la ville puis une filière commerciale. James opte pour la voie professionnelle et part en apprentissage à Sucé-sur-Erdre, pour obtenir un CAP en mécanique moto. Ainsi il va parfaire ses connaissances en mécanique et Roberto,

ses études de commerce, pour pouvoir créer leur entreprise.

James déchanté cependant rapidement. Son patron, Michel, est un homme amer et désagréable. Il est devenu aigri au fil des années. Son entreprise bat de l'aile. Alors James devient son souffre-douleur. Il le ridiculise, il passe son temps à critiquer son travail, son attitude. Il le met en difficulté devant les clients, il le rabaisse devant eux :

« Quel bon à rien celui-là, tout juste capable de passer le balai et encore ! De mon temps, on était plus dégourdi, ça sait plus rien faire, des assistés, paresseux comme des couleuvres ! »

Michel retient parfois abusivement une partie du salaire de James pour de mauvaises raisons. Il lui fait perdre confiance en lui, jusqu'à le dégoûter de sa passion de la mécanique.

James se confie à Roberto lorsqu'ils se retrouvent. Il lui raconte les insultes, les humiliations, les coups de balai. Ce dernier lui conseille de dénoncer l'attitude maltraitante et abusive du patron au CFA et d'accumuler des preuves contre lui.

James n'ose pas, pensant qu'il risque de ne pas retrouver d'autres possibilités de formation. Il encaisse les humiliations. Puis ce sont les coups.

Un jour, c'est la fois de trop. Michel fait accidentellement une rayure sur une moto neuve et accuse James de l'avoir faite. Indigné par cette accusation mensongère, James se défend. Le ton monte. Le patron le bouscule. Alors James se bat avec lui, il le met à terre puis s'enfuit sur la moto, sans réfléchir.

James roule à tombeau ouvert. Une pluie fine rend la chaussée glissante. La moto de James perd le contrôle dans un carrefour et le jeune homme percute de plein fouet un camion arrivant en sens inverse. Il meurt sur le coup.

Roberto est fou de rage, il décide de venger son ami.

Il parvient à se faire engager comme commercial dans le garage de Michel. L'entretien a été concluant : Roberto sait parler et faire bonne impression. Au bout d'une semaine, le jeune homme

se rend indispensable. Les clients affluent. Les affaires de Michel deviennent florissantes. Le patron est ravi de ce succès et ne tarit pas d'éloges sur Roberto.

La vengeance de Roberto s'accomplit ce soir-là. Un soir où Michel vient de déboucher du champagne pour célébrer les trois ventes de motos que Roberto a faites l'après-midi même.

« Je bois à notre succès, Robert ! s'exclame Michel en levant triomphalement sa coupe.

— Moi aussi, je bois à notre succès, celui de James et moi !

— Comment ça ? De qui parles-tu ?

— De James, mon meilleur ami, celui que tu as harcelé sans relâche, que tu as traité comme un esclave, un moins que rien. Celui dont tu as brisé le rêve. Celui dont tu as la mort sur la conscience. Je me suis fait engager dans ton magasin pour le venger. J'ai eu le temps d'observer, de chercher. Et j'ai trouvé. Les preuves de ta malhonnêteté : le vol des motos que tu revends, tes déclarations d'impôts falsifiées. J'ai constitué un dossier. Je peux t'envoyer sous les verrous pour très longtemps. Dis-toi que tu as une épée au-dessus de la tête ! »

Sous les yeux du patron horrifié, Roberto lui porte le coup fatal :

« Le magasin que nous rêvions d'ouvrir avec James, c'est le tien. Dorénavant, tu me considéreras comme ton patron et tu seras mon employé docile. Et sois assuré que tu seras traité comme tu as traité mon ami. Maintenant, du balai ! »

Il y a une justice

Par Nina et Isalys – 3^{ème} 3

James est un nouvel élève. Il est arrivé dans l'établissement il y a quatre mois. C'est un adolescent afro-américain, très réservé et timide. Ses parents l'ont envoyé en France où il est hébergé par sa famille maternelle, car il était discriminé dans l'école et le quartier qu'il fréquentait, aux Etats-Unis.

Il n'est pas encore parvenu à s'intégrer parmi les jeunes de sa classe. De plus, chaque jour, il est angoissé d'aller en cours de français. Il a peur de son enseignant, monsieur Pasquet. Celui-ci ne manque pas une occasion de s'en prendre à lui pour n'importe quel prétexte, d'en faire la cible de ses moqueries ou de ses reproches.

En ce début de matinée, les élèves s'installent dans la salle de monsieur Pasquet, leur professeur de français. L'enseignant demande le silence et se tourne aussitôt d'un air menaçant vers James, qui est silencieux depuis le début de la séance :

« C'est encore toi qui fais du bruit ! Tu n'as pas encore compris nos habitudes ! Il faut descendre de

ton cocotier et suivre le rythme. Sinon retourne dans la jungle ! »

Le pauvre garçon ne comprend pas pourquoi monsieur Pasquet l'insulte ainsi et le dénigre devant tout le monde depuis son arrivée. Il tente timidement de se justifier :

« Mais monsieur, ce n'était pas moi qui parlais. Je vous assure que je suis attentif depuis le début du cours ! »

Le professeur reprend avec colère :

« Tu commences à me gonfler, sale idiot ! Tu te fous de moi, je les connais les gens comme toi, ils n'assument jamais leurs torts ! De toute façon, vous les noirs, vous ne changerez jamais ! »

James se sent accusé à tort car ce n'était pas lui qui parlait. C'est un garçon honnête, il aurait assumé s'il avait discuté avec son camarade. Par ailleurs, rien ne justifie les propos inadmissibles du professeur à son encontre, ni l'agressivité qu'il lui témoigne.

Le jeune homme retient ses larmes et fixe le tableau, la boule au ventre. Pendant que monsieur Pasquet continue d'humilier James, Marie, une des élèves, serre les dents face à tant d'injustice et de racisme. Elle ne supporte plus l'attitude du professeur

envers James. Elle en a assez qu'il l'insulte et le rabaisse devant la classe, qu'il lui fasse subir ce harcèlement quotidien.

Marie décide de ne plus être un mouton de Panurge et de ne plus être sous l'emprise morale de monsieur Pasquet. Elle ne craint plus les représailles. La sonnerie retentit, c'est la fin du cours. Marie décide de rattraper James dans le couloir et le prend à part pour discuter.

« James, je sais que l'on ne se connaît pas beaucoup, mais je veux sincèrement t'aider à ne plus subir cette situation, si tu es d'accord !

— Je suis touché que tu veuilles m'aider, j'aimerais vraiment que ce prof me respecte. Sa façon d'agir est une véritable faute professionnelle, mais visiblement, il terrifie tout le monde. Comment faire pour prouver à la direction qu'il est coupable de racisme et d'abus de pouvoir ?

— Je crois que j'ai une idée ! Bon, c'est interdit par le règlement intérieur de l'établissement, mais parfois, il faut bien désobéir pour rétablir la justice. Je t'explique mon plan : nous avons cours avec monsieur Pasquet cet après-midi. Avec mon téléphone, je vais enregistrer le cours, et comme il ne pourra pas s'empêcher de te faire des remarques

racistes, cela constituera une preuve qu'on pourra montrer au principal. Je témoignerai également.

— Merci beaucoup Marie, ça me fait chaud au cœur. Depuis mon arrivée ici, ma famille me manque, je me sens seul et j'en prends plein la figure sans avoir rien demandé. Ton aide me sera précieuse. Tu es courageuse, tu sais ! »

Quatorze heures. Le cours de français débute. A peine Marie a-t-elle commencé l'enregistrement sur son téléphone, que l'enseignant commence à provoquer James :

« Tu n'as pas vu cette notion dans ton ancien collègue ? Ou plutôt au zoo ? »

Et les remarques racistes s'enchaînent de nouveau. Les autres élèves désapprouvent les propos de leur professeur mais ils redoutent les conséquences. James encaisse sans broncher. Il se sent plus fort cette fois. Il sent tout près la présence réconfortante de Marie.

Au bout de deux séances, Marie et James disposent d'assez de preuves. Alors les deux adolescents se dirigent, munis des enregistrements, vers le bureau du principal, monsieur Marzin.

A la fin de ses cours, le professeur Pasquet est convoqué dans le bureau du principal.

« Que me vaut cet honneur ? demande l'enseignant d'un ton légèrement provocateur.

— Il s'agit bien d'honneur en effet, monsieur Pasquet. Celui d'un élève, que vous avez piétiné. Et le vôtre, qui est inexistant ! Votre conduite est inqualifiable et je ne peux tolérer davantage de tels agissements dans mon établissement ! Ne protestez pas, monsieur Pasquet, j'ai ici des preuves qui vous accablent. Je vais demander à ma hiérarchie une mise à pied en ce qui vous concerne. Vous n'êtes pas digne d'enseigner ! Vous serez remplacé dès lundi. »

A la sortie du collège, James et Marie voient monsieur Pasquet regagner sa voiture d'un pas lourd, la tête baissée. Ainsi, il y a donc une justice...

James prend la main de Marie. Leurs cœurs battent à l'unisson. Peu importe leur couleur.

Les chiens ne font pas des chats

Par Victor et Lorenzo – 3^{ème} 3

Il est dix heures, la classe de 3^{ème} 4 se range devant la salle d'histoire-géographie.

Jean se tient en retrait, au fond. Ses camarades ne l'aiment pas. Il a du mal à s'intégrer. Peut-être parce qu'il est arrivé en cours de trimestre. Peut-être à cause de sa corpulence. Peut-être surtout parce qu'il se la pète et prend souvent la parole pour rien, juste pour se faire remarquer.

« Pas envie d'aller en histoire, dit-il à Maxime. Je l'aime pas ce prof !

— Pourquoi tu dis ça ? demande son camarade. C'est parce qu'il est arabe ? »

Jean n'a pas le temps de répondre. Le professeur les fait entrer dans la salle. Les élèves font beaucoup de bruit en entrant et n'écoutent pas les rappels à l'ordre du professeur. Ce dernier leur ordonne de se taire de façon plus autoritaire.

Jean prend alors la parole :

« Non mais pour qui il se prend pour nous parler comme ça ? Il est même pas dans son pays et il la ramène ! En plus on comprend rien quand il parle

avec son accent bizarre ! Mes parents le disent, les arabes, ils sont tous bons à rien, c'est bien connu ! »

Le professeur est ulcéré par les propos de son élève et lui ordonne de quitter son cours. Alors qu'il rédige un billet d'exclusion, Jean reprend :

« De toute façon je m'en fous de vos cours, Ils sont tous trop nuls. C'est vous qui devriez être exclu de notre pays, vous ne méritez pas de vivre ici ! »

L'enseignant est excédé. Il saisit brusquement la brosse du tableau pour la balancer sur Jean et ses doigts se crispent. Il ne fera pas ça, il ne balancera pas sur Jean cette brosse même si une colère sourde l'envahit, même si les paroles humiliantes et racistes de l'adolescent lui ont causé une vive brûlure. Non, il n'agira pas de la sorte. Il a choisi d'être enseignant pour transmettre, pour convaincre, pas pour être violent envers ses élèves. Alors, lentement, il reprend sa respiration, s'efforce de prendre le ton le plus calme possible et dit à Jean :

« Sors de la classe, va à la vie scolaire, tu as deux heures de colle. Tu ne te rends pas compte des propos que tu tiens. Tu auras une rédaction à faire sur le respect.

— De toute façon mes parents vous diront la même chose que moi.

– Sors de la classe ! »

Le soir-même, les parents de Jean attendent le professeur sur le parking du collège. Ils ont l'air d'être très en colère. Ils s'approchent de lui et l'interpellent avec agressivité :

« Vous n'avez aucun droit de traiter les élèves comme ça ! Vous avez fait preuve d'une grande injustice, donner deux heures de colle à notre fils alors qu'il n'a rien fait de grave !

– Votre fils a tenu à mon égard des propos racistes et discriminants, vous pensez que c'est normal ? Qu'il ne mérite pas une exclusion et une punition ?

– Je te l'avais dit chéri ! Inutile de discuter avec lui, ces gens-là ne changent jamais, ils se croient tout permis ! »

Là-dessus, les parents partent avec leur fils. Le professeur monte dans son véhicule à son tour, encore préoccupé et blessé par ce qu'il vient d'entendre.

Quelques kilomètres plus loin, il remarque un véhicule sur le bas-côté. Il reconnaît celui des

parents de Jean. Sans doute un pneu crevé. Ou une panne. Il s'apprête à dépasser.

Au dernier moment, il se ravise. Il met son clignotant et s'arrête.

Notification

Par Louise et Chloé – 3^{ème}3

Cela pourrait être une journée banale pour Clément.

Il est tranquillement en train de déjeuner à la cafétéria du lycée privé Sainte-Marie. Il prête à peine attention aux réflexions acerbes de deux de ses amis qui critiquent deux jeunes filles se tenant timidement par la main dans la file du self. Puis, face à l'insistance et à la cruauté de leurs commentaires, il finit par intervenir, jugeant qu'ils vont trop loin.

« Pourquoi tu prends leur défense ? lui reproche Kevin, tu cautionnes cette secte de dégénérés ?

— Pas du tout, balbutie Clément, c'est... c'est que, moi aussi bien sûr, ça... ça me dégoûte, mais je refuse qu'on leur prête autant d'attention...

— Ah, tu m'as fait peur, j'aime mieux ça ! »

Au moment où s'achève cet échange, la sonnerie d'une notification retentit. Et là, tout bascule. Soudain, un grand silence envahit la table. Tous les regards convergent vers Clément. Un peu troublé, le jeune homme consulte son portable à son tour. Rien. Il n'a pas reçu de notification.

Soudain, un des convives le pointe du doigt et commence à ricaner, puis un autre, un autre encore. Toute la tablée est alors gagnée par le rire. Tous jettent à Clément un regard à la fois moqueur et hostile. Il comprend enfin pourquoi il est la cible de ces moqueries, lorsqu'un élève brandit sous son regard médusé son écran de portable. Il y voit la photo de lui et Raoul, son petit ami, élève du lycée Corlerc, en train de s'embrasser derrière l'abribus où ils se retrouvent le matin.

Clément, en panique totale, sent comme un poids qui s'abat sur sa poitrine, et sous les huées, il se précipite hors de la cantine. Il court comme si sa vie en dépendait..

Il s'enfuit jusque chez lui, essuie les larmes de colère qui coulent sur son visage. Colère contre ses camarades, dont les critiques, dont l'intolérance lui font mal. Colère contre lui, contre Raoul, car ils n'ont pas su protéger leur amour. Dans cette société jugeante, où seule la norme compte, pour vivre heureux, il faut plus que jamais vivre caché.

Clément monte les escaliers à toute vitesse, s'enferme dans sa chambre et s'écroule sur son lit, dévasté par le chagrin et l'humiliation.

Il pense aux conséquences de cet incident, à l'enfer que va devenir sa vie s'il assume son homosexualité. Il sait qu'il va perdre définitivement ses amis. Que plus personne n'osera l'approcher, l'inviter, tout simplement bavarder avec lui. Il sera la bête à abattre, celui qui dérange.

Le jeune homme, épuisé par toutes ces émotions, s'endort, recroquevillé sur son lit. Lorsqu'il émerge de son sommeil comateux, il fait déjà nuit. Il entend ses parents discuter dans la cuisine. Il sent de nouveau la panique l'envahir. Il appelle son amoureux. Il lui raconte l'épisode traumatisant qu'il vient de vivre. Raoul lui conseille de porter plainte pour dénoncer le harcèlement moral dont il a été victime sur les réseaux sociaux. Clément sait que Raoul a raison, qu'il ne faut pas accepter de tels abus, qu'il ne faut pas se résigner devant tant d'injustice. Mais il sait aussi que s'il porte plainte, il va devoir mettre ses parents au courant. Et ça, il ne le veut pas. Il ne veut pas affronter leur regard, leur incompréhension, peut-être même leur pitié. C'est au-dessus de ses forces.

Alors Clément prononce des paroles dont il ne se serait pas cru capable, lorsque, quelques mois auparavant, il est tombé amoureux de Raoul. Des paroles qui lui causent un profond chagrin.

« Raoul, il faut qu'on mette fin à notre relation. »

Ordure ménagère

Par Sasha et Léa – 3^{ème}3

Sam arrive devant chez lui. Il est crevé. Il fait chaud et il en a marre. Une odeur infecte plane dans l'air. Sam ouvre le portail et s'immobilise. L'allée est jonchée de poubelles éventrées. Sam soupire. Son père n'est toujours pas allé les mettre au conteneur. Il lève les yeux au ciel. Enjambe les ordures. Il arrive devant la porte. Insère la clef, déverrouille la porte et entre.

Il enlève ses chaussures et balance son sac. Sam avance dans le couloir. Il remarque son père ivre et affalé sur le canapé. Sam ne veut pas croiser son père. Il essaie de se faufiler en douce dans sa chambre. Mais il se fait repérer par son père, pourtant à moitié conscient. Ce dernier lui dit d'une voix pâteuse d'aller sortir les ordures. Sam, indigné par l'attitude déplorable de son père, rétorque sèchement :

« Tu pourrais te bouger pour une fois et les sortir toi-même ! »

Le père, se redresse péniblement et profère ces paroles entre deux hoquets :

« Tu... Tu n'es qu'un petit insolent ! Tu me d... d... dois le respect, s... sale gosse ! Sans moi tu n'es rien ! Tu... tu me dois tout ! La nourriture que tu manges, les v... vêtements que tu portes, j... j... jusqu'à l'air que tu respires !

— Bah justement, pour être respecté, faut être respectable ! T'as vu dans quel état tu te mets devant ton propre fils ? Une épave sur canapé, voilà ce que tu es devenu ! Tu parles d'un exemple ! De toute façon, je ne rêve que d'une chose : me barrer de cette baraque ! »

Le père se lève. Il avance en titubant vers Sam. Puis il le gifle à toute volée et lui donne un violent coup de poing. Sam repousse son père avec fureur.

Il s'enfuit de la maison. Cette fois-ci, il sait quoi faire. C'est la dernière fois que son père lève la main sur lui. Il se rend au commissariat. Pour se mettre à l'abri. Car il sait très bien que son père ne viendra pas le chercher ici.

Sam explique sa situation aux policiers. Ces derniers, touchés par le récit de ce garçon, le raccompagnent chez lui pour parler au père.

En arrivant devant la porte, les policiers sentent une odeur inhabituelle qui se dégage de la maison. Un mélange d'alcool, de drogue et de cigarette. Et quelque chose d'autre en plus. Une odeur diffuse mais entêtante. Les policiers avancent dans la maison, Sam derrière eux.

Plus ils progressent dans la pièce, plus cette odeur les agresse. Les policiers demandent à Sam ce qui peut causer cette puanteur. L'adolescent leur répond que cela a commencé il y a environ deux semaines. Un policier s'approche du foyer fermé de la cheminée d'où semble provenir cette odeur nauséabonde. Il l'ouvre et, sous les yeux horrifiés de Sam, il en sort le cadavre d'un chat en décomposition.

Empli de rage et de dégoût, il se tourne vers son père : « Même mon chat, il a fallu que tu m'en prives ! Tu ne sais que détruire ! Tu n'es vraiment qu'une ordure ! »

Le père, dans un nouvel excès de colère, lève alors la main sur Sam, mais cette fois-ci, les policiers le plaquent au sol.

Remise en forme

Par Leny et Timéo – 3^{ème}3

En fin de journée, dans une salle de sport de Gujan-Mestras, une jeune femme de vingt-cinq ans environ fait sa séance de remise en forme comme tous les mardis. Elle commence par faire un footing sur un tapis puis effectue des exercices pour travailler les jambes et les bras.

A la fin de la séance, alors qu'elle se dirige d'un pas décidé vers la sortie, un homme séduisant, âgé d'une trentaine d'années, l'interpelle :

« Salut, t'es nouvelle ici ?

— Oui je viens d'arriver et toi ? Ça fait longtemps que tu fréquentes cette salle de sport ?

— Moi ça fait deux ans que j'ai pris un abonnement ici.

— Tu viens souvent ?

— Je viens tous les mardis et toi ?

— Moi, deux fois par semaine, le mardi et le jeudi !

— Ça te dit qu'on s'entraîne ensemble le mardi ? propose le jeune homme, comme ça je pourrai te montrer de nouveaux exercices ?

— Avec plaisir ! répond-elle. D'ailleurs, comment tu t'appelles ?

— Moi c'est Denis et toi ?

— Sandrine. »

A sa demande, elle lui donne son numéro de portable afin de se fixer un rendez-vous la semaine suivante.

Pendant quelques semaines, ils s'entraînent ensemble comme prévu et ils commencent à sympathiser. Ils prennent peu à peu l'habitude de se retrouver à la fin de leurs séances de sport pour discuter.

Sandrine commence à bien le connaître et se sent en confiance avec lui. Aussi elle accepte aussitôt lorsque, après une séance de sport, il lui propose :

« Ça te dit de venir boire un verre chez moi ?

— Oui carrément, maintenant ?

— Pourquoi pas ? »

Ils se rendent alors à pied au domicile de Denis qui se trouve tout près, tout en plaisantant comme deux vieux amis.

A peine ont-ils passé la porte de l'appartement que Denis saute sur Sandrine. Elle n'a même pas le temps de réaliser ce qu'il se passe. Elle est sidérée par tant de brutalité, de bestialité. Tétanisée par la surprise et par la peur, sans défense, elle subit. Puis Denis la laisse sur le sol, brisée. Elle se précipite vers la salle de bains et s'effondre en pleurs. Elle met un mot sur l'horreur qu'elle vient d'endurer. Un viol.

Son agresseur, à présent allongé sur le canapé, lui ordonne du salon :

« Amène-moi un verre d'eau, j'ai soif, dépêche-toi ! »

Sandrine, encore sous le choc, essaie de rassembler ses esprits afin de trouver une solution pour lui échapper, pour éviter qu'il lui refasse du mal. Elle n'a qu'une idée en tête : fuir de cet appartement. Se rendre au commissariat le plus proche.

Elle fouille fébrilement dans le placard de la salle de bains et elle y trouve du Rodenticide. Elle connaît ce produit toxique. C'est un poison contre les rats. Ses parents en utilisaient à la campagne, quand elle était petite. Denis doit certainement en utiliser du fait de l'insalubrité de son appartement.

Elle en verse une dose dans le verre à dents qui se trouve sur la tablette. Puis elle ajoute de l'eau et porte le verre à Denis, qui demande avec impatience :

« Bon, il arrive ce verre d'eau ?

— Oui le voilà.

— Ah bah c'est pas trop tôt ! »

Il boit avidement. Il la regarde, une lueur de folie dans les yeux, et lui lance :

« Maintenant, tu ne bouges plus d'ici, tu feras tout ce que je te dis ! »

Sandrine sent ses jambes se dérober mais elle tient bon. Elle espère que le poison va rapidement faire effet. Denis tombe soudain du canapé. Ses yeux commencent à se fermer, son corps à se raidir. Dans un dernier sursaut, il demande à Sandrine dans un souffle :

« Qu... Qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Un cocktail énergisant, parfait pour ta remise en forme ! »

Dans la boîte

Par Maxence – 3^{ème}3

Le commissaire Le Corguille s'efface devant Anna. Il lui propose une chaise.

« Que vous est-il arrivé cette nuit ? » demande-t-il.

Anna, encore bouleversée, prend une profonde inspiration et raconte le moment tragique qu'elle vient de vivre.

« Il est 18 heures. Je quitte mon entreprise car j'ai fini de traiter tous les dossiers empilés sur mon bureau. Ma journée de travail est enfin terminée. J'occupe un poste à responsabilité. Mon activité professionnelle est très prenante et j'ai parfois besoin de me détendre, de me changer les idées. Je décide donc d'aller boire un verre et danser.

21 heures - Je me prépare pour aller dans ma boîte bordelaise préférée, le Théâtre. J'enfile une tenue simple mais sexy.

21 heures 30 - Je finis de me maquiller, je prends mon manteau et mes clés. Je file boire un café chez mon amie Margaux.

22 heures 45 - Je propose à Margaux de m'accompagner au Théâtre, mais elle est fatiguée et décline mon invitation. Je pars donc seule.

23 heures 20 - J'arrive devant la boîte de nuit. Je reconnais Mathias, le videur. On commence à se connaître, depuis le temps. Il remarque que je n'ai pas l'habitude de venir le mercredi soir, mais plutôt le week-end. Je lui explique que ce soir, j'ai besoin de m'amuser un peu, et pourquoi pas, de rencontrer quelqu'un avec qui passer du bon temps. Je préfère les vraies rencontres aux réseaux sociaux, qui m'inspirent plutôt de la méfiance.

23 heures 35 - Je commande un verre au bar. Je remarque rapidement la présence d'un homme jeune, la trentaine, séduisant. J'engage la conversation. J'ai l'habitude de prendre des initiatives. Mon interlocuteur me dit qu'il s'appelle Nathan. Nous nous installons à une petite table, un peu à l'écart et nous bavardons tranquillement. Je me sens attirée par lui. Et pourtant, je sens comme un malaise indéfinissable m'envahir peu à peu.

Minuit quinze - Nathan me propose d'aller me chercher un autre verre au bar, ce que j'accepte volontiers.

Une heure - Nathan est de plus en plus tendu, presque agressif au cours de notre conversation. Je commence à éprouver une curieuse sensation, une envie de dormir me saisit. Mes paupières deviennent de plus en plus lourdes, mon élocution, difficile.

A partir de ce moment, je ne me souviens plus avoir eu notion de l'heure. Je me rappelle vaguement que Nathan m'a proposé de sortir de la boîte pour aller prendre l'air. J'ai aussi une impression floue qui me revient : celle de mes jambes qui se dérobaient, de quelqu'un qui me retient. Et puis, plus rien.

Quand j'ai ouvert les yeux ce matin commissaire, j'étais allongée dans le recoin d'une ruelle sordide, peu fréquentée, pas très loin de la boîte de nuit. J'ai voulu me redresser mais j'ai senti des douleurs dans tout le corps et j'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois pour me mettre debout. J'ai alors réalisé que mes vêtements étaient déchirés et que j'étais couverte de bleus. A mes pieds, j'ai trouvé des photos de moi prises avec un Polaroid, dans une position pitoyable.

J'ai compris que cet homme monstrueux avait abusé de moi. Il a trompé ma confiance, ma vigilance en versant de la drogue dans mon verre. Il m'a violée sans scrupule et m'a humiliée en prenant ces photos.

Il a voulu me briser physiquement mais aussi moralement. Il doit payer pour ce qu'il a fait ! »

La Fête

Par Léna et Luane – 3^{ème} 8

La nuit est sombre. Les rues sont désertes. Un silence de plomb pèse sur la ville. La tension est palpable jusque dans l'appartement d'Amanda. Elle n'adresse pas un mot à son mari depuis leur dispute plus tôt dans la soirée et il fait de même. C'est sûrement le nouvel an le plus pourri de sa vie...

Elle entasse les restes de la fête dans de grands sacs poubelle : des assiettes en carton avec des parts de gâteau à peine entamées, des gobelets remplis de Champagne, des serviettes en papier toutes froissées, des cotillons... Amanda part jeter ses poubelles. Elle descend les marches de son immeuble. Une fois devant le local, elle prend ses clefs puis dépose ses sacs à l'intérieur.

En sortant, Amanda entend des talons claquer sur les pavés des ruelles. Les bruits s'intensifient, elle perçoit dans la pénombre une silhouette pressée qui accélère sa course. Une femme passe devant elle en courant ; elle doit avoir une vingtaine d'années, elle

a de longs cheveux bruns. Elle porte une robe noire à paillettes arrivant à peu près à mi-cuisses.

Amanda s'apprête à rentrer chez elle, lorsqu'elle entend une voix puissante retentir. Elle va discrètement observer ce qu'il se passe, et se cache dans le coin de sa rue. Elle voit un homme suivre la jeune femme. Ils sont si près d'elle qu'elle peut comprendre très distinctement ce qu'ils se disent.

« Je t'ai dit de me laisser !

— Quand je t'appelle, tu viens !

— Laisse-moi, je veux juste rentrer chez moi !

— T'as pas peur, toute seule ici à cette heure-ci ? C'est un quartier de Paris dangereux pour des filles comme toi.

— Peur de quoi ?! Tu crois que j'ai peur de toi ! »

La jeune femme perd patience et commence à paniquer. Amanda observe la scène.

« C'est bon, calme-toi chérie. T'as un numéro ?

— J'ai pas de numéro ! Et je veux pas rentrer avec toi ! Je suis pas intéressée !

— C'est bon ! Je voulais juste qu'on discute. Après... vu ta tenue, tu vas t'attirer des problèmes !

— C'est une blague là ! Je m'habille comme je veux ! T'es qui toi là ?

— Allez c'est bon, je te ramène... allez, suis-moi.

— Non fous-moi la paix ! »

La jeune femme est énervée et très inquiète. Amanda n'intervient toujours pas.

« Tu parles à qui comme ça ? Si tu veux pas qu'on te propose des trucs, t'habilles pas comme ça.

— Je n'ai aucune remarque à recevoir d'un enfoiré de ta sorte !

— J'vais t'apprendre à respecter les personnes supérieures à toi chérie ! »

L'homme commence à frapper la jeune femme.

« Ça t'apprendra à pas faire c'qu'on te dit. »

La femme hurle de douleur. Amanda se bouche les oreilles. Bientôt les cris de terreur et de douleur de cette fille ne résonneront plus que dans les ruelles de Paris. Elle crie à l'aide, mais Amanda ne réagit pas, elle garde ses mains sur ses oreilles. Amanda s'apprête à rentrer lorsqu'elle entend un bruit sourd résonner. Elle entend des bruits de pas, rapides comme quelqu'un qui court. Elle se rapproche et aperçoit l'homme fuir. En baissant les yeux vers le sol pour comprendre pourquoi il fuit, elle voit la femme assommée, en sang et couverte de bleus. Amanda recule d'un pas, puis de deux, puis fait demi-tour

pour rentrer dans son appartement. Elle décide de ne pas aider cette femme en danger.

Une fois rentrée dans son appartement, son mari lui dit d'un air moqueur : « Pourquoi t'as mis autant de temps ? Tu t'es perdue ? Tu retrouvais pas tes clefs ? » Amanda n'a absolument pas envie de rire. Elle lui répond : « Toi me parle même pas, fous-moi juste la paix ! »

Ce soir-là, Amanda part se coucher pleine de remords, avec cette voix intérieure qui lui dit qu'elle aurait dû intervenir, qu'elle aurait dû la sauver. Elle est remplie de questions : quelqu'un va-t-il venir au secours de cette jeune femme ? Est-elle un monstre de ne pas l'avoir aidée ? Et surtout, arrivera-t-elle à se regarder dans le miroir après ça ?

Le carnet

Par Triana et Jade – 3^{ème}8

La mère entend la porte claquer, elle voit son fils entrer avec ses crampons encore recouverts de terre de son entraînement de foot. Les meubles, le sol et même les ustensiles de cuisine sont tout blancs et éblouissent avec le reflet de la lumière, c'est une maison fastueuse.

- « Tu es en retard, dit-elle d'une voix sèche.
— C'est de la faute du bus, il...
— Je ne veux pas savoir ! »

Toujours sur le comptoir de la cuisine, la mère coupe ses légumes, elle tourne les yeux vers lui.

« Déchausse-toi et mets tes chaussures dehors. Qu'est-ce-que tu tiens à la main ?

— Mon carnet », dit-il d'une voix presque en sanglots tout en bégayant.

Elle s'arrête et se dirige d'un pas énervé à faire peur. Elle le lui arrache des mains et ouvre son carnet, et avec stupeur elle découvre toutes les plaintes des professeurs. Elle les lit à haute voix :

« Alors je cite :

Tom se permet de faire un avion en papier en cours et le jette par la fenêtre.

Tom mange des chewing-gums pour la 4ème fois de la semaine, il ira en heure de retenue le mardi 15 novembre 2022.

Tom se permet de faire des saluts nazis en cours, il aura donc un conseil de discipline et une convocation des parents et de l'élève concerné avec le directeur et les professeurs concernés.

Mais tu es complètement malade ma parole ! VA DANS TA CHAMBRE et dépêche-toi ! Tu en profiteras pour faire tes devoirs. »

La mère énervée n'arrive pas à se reconcentrer sur ce qu'elle fait. Toujours en rage, elle va vers la chambre de son fils et le voit se recoiffer au lieu de faire ses devoirs. C'est la goutte de trop.

Elle rentre dans sa chambre en claquant la porte contre le mur. Il sursaute et ne voit pas sa mère se diriger vers lui mais un tigre affamé de sang. Elle se déplace vers lui.

« Viens avec moi toi !

— Mais qu'est-ce j'ai fait maman ?

— T'es insolent ! »

Elle le tire jusqu'aux escaliers.

« Arrête, tu me fais mal ! »

Tom trébuche plus d'une fois et se heurte plusieurs fois à la rambarde des escaliers. Hélène le jette violemment sur le sol de la salle de bains, elle fouille dans les tiroirs et les placards toujours en bazar, dégaine une tondeuse.

Tom se soumet et baisse la tête.

Vengeance...

Par Loïs et Lilou – 3^{ème}8

Il est tôt. Un soleil radieux brille au-dessus des montagnes. Le ciel est clair et dégagé sur le centre pénitentiaire.

Alixé est gardienne de la paix. Elle surveille les cellules ainsi que les allées et venues dans la prison. Elle surveille les cellules ainsi que les allées et venues dans la prison. Aujourd'hui elle doit accompagner John jusqu'à sa voiture. John a été condamné pour viol. Il sort de prison après 15 ans.

Tout d'abord Alixé se dirige vers les scellés. Elle ne met pas beaucoup de temps avant de trouver ce qu'elle cherche. Un poignard noir assez tranchant pouvant facilement trancher un organe vital. « Parfait... » dit-elle d'une voix malicieuse. Alixé glisse l'arme dans une poche à l'intérieur de sa veste.

Ensuite la gardienne va chercher le détenu dans sa cellule. Elle lui met les menottes et les serre suffisamment fort de façon à lui faire mal. Alixé le dirige vers la sortie, sans aucune envie de le libérer.

Enfin les grandes portes bleu marine s'ouvrent. La chaussée est très sale et abîmée et tout est désert, sans aucune vie. La jeune femme remet ses affaires personnelles au détenu puis le libère de ses menottes.

Lorsque John passe les portes permettant de sortir de la prison, Alixe l'attrape brutalement par le bras et le traîne derrière elle.

« Que faites-vous, où est ma voiture ?!

— Taisez-vous et suivez-moi », dit-elle d'un ton ferme.

La gardienne le tire de force de l'autre côté de la route, puis dans un quartier lugubre, jusqu'à une ruelle très étroite et sombre située entre des maisons abandonnées.

« Lâchez-moi !

— Tu te rappelles Chloé ? La fille que tu as violée. Je suis sa cousine. »

John est sous le choc. Il tente de se dégager de ses mains. Alixe le serre encore plus fort, le détenu se débat, porte un coup de pied dans les jambes de la jeune femme qui, elle, le lâche. L'homme s'éloigne d'elle et se précipite hors de la rue.

Alix le rattrape, passe son bras gauche autour de son cou et l'étrangle. De sa main droite, elle saisit le poignard situé à l'intérieur de sa veste puis l'enfonce dans le ventre de John. Elle le lacère. L'homme se vide de son sang. Il s'écroule par terre de tout son poids. Après plusieurs minutes douloureuses, il ne survit pas.

Pendant ce temps, Alixe s'est éclipsée de la scène de crime. Au lieu de retourner directement à son poste, elle fait un détour à la falaise la plus proche et se débarrasse du poignard en le jetant dans le vide. Puis elle retourne à la prison et continue de vivre sa vie comme si rien ne s'était passé.

Une rentrée désastreuse

Par Sybil et Anaé – 3^{ème}8

Amine et sa sœur jumelle Soraya pénètrent dans le collège Saint Vuitton pour la première fois, un lundi d'octobre. Les jumeaux sont angoissés à l'idée d'intégrer un nouvel établissement. Leur père est avec eux. Ils ont rendez-vous avec le directeur, pour l'informer du trouble de l'attention de Soraya. Après avoir pris connaissance des différentes règles du collège, le principal les emmène se présenter à leur classe, où ils découvrent leurs camarades et leur professeur d'histoire.

La porte claque, le professeur leur désigne deux places au fond de la classe où ils s'empressent de s'installer. Le professeur continue son cours sans y prêter attention. Il aborde le sujet de la religion musulmane qu'il n'hésite pas à discriminer en donnant son opinion. Tous les élèves sont en accord avec le discours du professeur. Ils se mettent à rigoler en les regardant. Une fois le cours fini, Amine et Soraya sortent de la salle de classe, lorsque de nombreux élèves viennent les questionner sur leur religion. Très mal à l'aise de cette situation, Soraya

se réfugie dans un coin, jusqu'à ce qu'une adulte apparaisse et lui demande ce qu'il se passe.

Elle lui explique qu'elle est nouvelle dans l'établissement avec son frère jumeau ; qu'ils sont arrivés ce matin ; mais dès que le professeur d'histoire a commencé à aborder le sujet de la religion musulmane, tout le monde a ri en se moquant d'eux. Elle continue de discuter. Elle découvre que c'est sa professeure de français qui est donc sa professeure principale. Elle la rassure et lui explique qu'elle va aller voir le principal pour lui parler de cette situation.

Puis vient l'heure du repas, ils découvrent le menu composé : « petits pois avec du jambon grillé ». Ils décident d'aller voir un cantinier pour lui demander s'ils ont autre chose que du porc car ils ne peuvent pas en manger à cause de leur religion. Le cantinier les regarde avec insistance et leur dit que ça n'a pas été marqué dans leur dossier. Ils auront donc comme tout le monde. Une fois installés, des camarades de classe passent devant eux en se bouchant le nez. Amine et Soraya sont très blessés de leur attitude.

Après avoir eu cours de français, leur père vient les chercher au collège, puis leur demande si leur rentrée s'est bien passée. Pas de réponse. Il en conclut que la journée ne s'est pas bien passée. Soraya lui explique les différentes moqueries qu'ils ont subies tout au long de la journée. Leur père s'empresse d'aller se plaindre au principal. Arrivé dans son bureau, il croise la professeure principale de ses enfants qui se présente. Elle lui demande comment ses enfants ont trouvé cette rentrée. Il dit d'un ton ferme qu'il est très déçu de cet établissement et qu'il souhaiterait que les élèves comme les professeurs aient du respect envers les origines et les religions de chacun.

Le principal convoque le professeur d'histoire afin d'avoir des excuses. Le professeur ne veut pas s'excuser car, pour lui, on est libre de donner son avis. Le principal est en désaccord avec lui, il lui dit qu'il est renvoyé.

Violences conjugales

Par Noam et Lilou – 3^{ème}

Les oignons sont en train de frire dans une belle casserole en cuivre. Valérie doit se dépêcher car M. et Mme de Lacourt n'acceptent aucun retard pour le souper. Elle s'empresse de sortir le poulet de ce grand four en marbre blanc, et le pose sur le plateau d'argent.

Elle rentre dans la salle à manger de 5 mètres de plafond. Elle est abasourdie en voyant le grand lustre du XVII^{ème} siècle incrusté de diamants, suspendu au-dessus de la table et des sièges recouverts de velours. Après les avoir servis, Valérie retourne en cuisine pour préparer le dessert, quand tout à coup elle entend des éclats de voix. Valérie sursaute, son cœur se met à battre à mille à l'heure.

Elle ne comprend pas la situation. Elle y retourne pour leur servir du vin. En ouvrant la porte, il n'y a plus un bruit. Elle sert le vin dans leurs magnifiques verres en cristal, puis retourne à sa préparation. Cinq minutes plus tard le couple lève de plus en plus la voix. Valérie entend M. de Lacourt dire à sa femme :

« Tu ne sers à rien ! Sans moi tu serais à la rue, tu n'aurais même pas de quoi t'habiller et de te nourrir ! ».

Elle entend un grand bruit de gifle, suivi de cris et de sanglots. Valérie panique, se précipite dans la salle à manger et voit le carnage. Les assiettes en porcelaine sont en mille morceaux, l'argenterie est sur le sol, le poulet écrasé sur la tapisserie. Une grosse trace de main rouge recouvre le visage de Mme de Lacourt, tandis que M. de Lacourt la fixe d'un regard noir, et ordonne à Valérie de retourner en cuisine. Elle est apeurée, comment un homme comme M. de Lacourt peut-il traiter sa femme ainsi ? Valérie laisse la porte de la cuisine entrouverte pour les observer.

Quand soudain, M. de Lacourt se lève, attrape Mme de Lacourt par les cheveux, lui met un énorme coup de poing qui la fait tomber par terre. C'en est trop pour Valérie, elle se sent impuissante. Sans hésiter, elle prend son couteau en inox, se rue sur M. de Lacourt et le lui plante dans la tête.

Racisme au travail

Par Cassie et Lana – 3^{ème}8

L'horloge indique 14 heures. Maïssa a commencé le travail après le déjeuner. Elle regarde dehors et voit les avions sur le tarmac. Un couple de jeunes se dirige vers elle. Maïssa enregistre leurs deux bagages lorsqu'une de ses collègues s'approche pour lui dire :

« Le patron veut te voir dans son bureau.

— D'accord, je finis avec ce couple et j'y vais.

— Non, il a demandé à te voir maintenant, vas-y, je te remplace.

— Oh d'accord, j'y vais alors, merci. ».

Maïssa se dirige vers le bureau de son patron, soucieuse. Plus elle avance vers le bureau, plus elle a peur de ce qu'il va lui dire, elle se demande si elle a fait une erreur, ce qui expliquerait qu'elle se retrouve dans une situation pareille.

Une fois devant la porte du bureau, l'inquiétude se fait de plus en plus présente. Son cœur bat la chamade. Elle attend quelques secondes devant la porte, respire un bon coup avant de frapper. Elle entend des pas sur le seuil se rapprocher jusqu'à ce

que la porte s'ouvre sur son patron : il la regarde en la dévisageant comme si elle avait quelque chose sur le visage.

« Entre, » lui dit-il froidement.

Puis elle entre et referme la porte derrière elle. Le patron part s'asseoir derrière son bureau tandis que Maïssa reste debout au milieu de la pièce. « Viens t'asseoir, » lui ordonne-t-il. Maïssa exécute ce qu'il lui demande et s'installe sur une des deux chaises situées en face de son bureau.

Un long silence trône dans la pièce. Maïssa ne se sent pas bien. Sa jambe tremble frénétiquement et son cœur bat de plus en plus vite, au point qu'elle a l'impression qu'il va sortir de sa poitrine. La pièce est grande mais pourtant elle a l'impression que les murs se referment peu à peu sur elle. Après quelques minutes, le patron prend la parole.

« Tu te demandes sûrement pourquoi tu es ici ? »

Il s'arrête, la regarde, elle fait un signe de tête pour lui faire comprendre qu'elle se pose bien la question. Il reprend :

« Tu es là car j'ai quelque chose à t'annoncer, ton salaire va être réduit de 15%. ».

Dès lors qu'elle entend ces mots, elle reste figée, bouche bée. Elle réfléchit mais elle ne se souvient pas d'avoir commis une erreur ou quoi que ce soit d'autre pour mériter une telle réduction de salaire.

« Mais pourquoi ? Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Les gens comme toi ne devraient pas être payés comme les autres.

— Pardon ? demande Maïssa.

— Bonne à rien ! Tu me fais répéter en plus, même ça tu ne le comprends pas !

— Mais je ne comprends pas ce que j'ai fait de mal, expliquez-moi.

— Je vais t'expliquer parce que t'as pas trop l'air d'avoir compris, c'est soit t'acceptes ta réduction, soit t'es virée !

— Mais vous ne comprenez pas ! J'ai un enfant à nourrir et à loger, déjà avec le salaire que j'ai, c'est compliqué, alors si vous le réduisez, je ne vais pas m'en sortir !

— J'en ai rien à faire de ton gosse !

— Vous êtes vraiment un monstre sans cœur.

— Ton avis m'importe peu. »

Il ancre son regard dans le sien et lui dit : « Si t'es pas contente, t'as qu'à rentrer dans ton pays ! »

Maïssa a du mal à assimiler ces paroles. Elle se lève, attrape un ciseau posé sur le bureau de son patron, et lui plante dans la main sans hésiter une seule seconde. Il lâche un gémissement de douleur. Elle en profite pour lui donner un coup de pied dans l'entrejambe suivi d'un coup de pied dans le nez. Il se tord de douleur face aux coups que Maïssa vient de lui donner. Une flaque de sang s'installe sur le sol.

Maïssa tourne les talons pour quitter la pièce lorsque le patron, toujours allongé sur le sol, lui dit :

« Tu le regretteras, je te retrouverai sale arabe ! »

Maïssa fronce les sourcils, se retourne et lui répond :

« Vous détestiez les arabes sans raison, maintenant je vous ai donné une bonne raison de nous détester ».

Maïssa sort de son bureau pour de bon, inquiète pour la suite mais fière d'avoir défendu son honneur et son pays.

Le domaine

Par Louis et Ambre – 3^{ème}8

Issouf travaille en Bourgogne dans un domaine viticole. Il s'occupe de la taille des vignes. Issouf est un migrant malien. Il travaille jour et nuit pour payer ses papiers et se nourrir. Son patron abuse de lui, le fait travailler dans de rudes conditions. Son logement est composé uniquement d'un matelas posé sur le sol. Il se sent indigne.

La journée est longue, il est midi et Issouf s'essuie le front, il dégouline. Il taille la vigne tout comme ses collègues migrants. Le domaine où il travaille est un domaine très riche. Issouf trouve anormal d'être payé si peu alors qu'il travaille quinze heures par jour. Il veut une augmentation de salaire pour parvenir à concrétiser ses projets.

Issouf travaille dur mais dans son effort, il est dérangé par un bruit de voiture. Intrigué, Issouf tourne la tête et voit l'Audi RS6 gris mat, tout étincelante. Il est ébloui par la propreté de la carrosserie. Jean-Louis Duchâteau arrive à son domaine et se gare. Issouf réfléchit et prend son

courage à deux mains, il en a marre, il veut être considéré comme un employé normal et être payé pour son travail et non pas contre sa couleur de peau.

Issouf va au-devant de son patron. Il traverse toutes les vignes en laissant les bruits sourds derrière lui, et attire l'attention de tous ses collègues. Normalement, les employés n'ont pas le droit de quitter leur poste. Issouf arrive sur le parvis et interpelle le patron pour lui demander une augmentation. Jean-Louis s'énerve et n'accepte pas la demande d'Issouf. Il l'insulte et devient raciste : « Si ton salaire ne te convient pas, retourne dans ton pays sale nègre ».

Issouf n'ose rien dire, il baisse la tête. La colère du patron monte, il frappe Issouf avec sang-froid. Il tombe instantanément à terre. Le nez en sang, il se relève, attrape le sécateur qu'il avait posé sur le capot de la voiture juste avant de s'entretenir avec lui. Issouf ne réfléchit pas deux secondes et, sur un coup de sang, il plante le sécateur dans le ventre de M. Duchâteau. Celui-ci tombe au sol dans un bain de sang. Issouf est effondré : il réalise ce qu'il vient

LL

de faire et essaie tant bien que mal de le sauver mais
c'est trop tard.

Misogyni no jutsu (partie 1)

Par Gabriel, Lyam et Matthew – 3^{ème}8

Cela fait quatre heures que Kamelia a vu sa famille se noyer. Elle se réveille en criant. Un crabe vient de lui pincer le petit doigt. Surprise, elle repousse violemment l'animal et regarde autour d'elle. La plage qui l'entoure est déserte. Kamelia a froid et cherche un chemin pour la France. Elle est brune, plutôt petite. Elle a aussi de magnifiques yeux vert Smaragdin. Elle recherche un signe de vie autour d'elle mais ne trouve qu'une forêt inhospitalière. En marchant dans cette forêt, elle trouve et suit une rive. Elle rencontre un homme devant un village.

Comme elle a peur d'être jugée, Kamelia ne s'approche pas :

« Eh ma jolie, t'es perdue ? dit l'homme au loin.

— Non, je cherche un chemin pour la France, dit-elle.

— Ça tombe bien. Tu vois le magasin rouge ? Va voir le patron, il t'indiquera le chemin. Dis le code 36,30. »

Kamelia hoche la tête et y va en titubant de fatigue.

En entrant dans le magasin, elle donne le code à un vendeur. Surpris, il l'accompagne jusqu'au patron du magasin puis ils arrivent au bureau.

Elle aperçoit le patron, cigare à la bouche, en costume noir et cravate rouge avec un motif noir représentant le diable. Avec sa carrure de bœuf, son air hautain et ses yeux qui reflètent la noirceur de son cœur, il effraie instantanément Camélia.

Le patron dit énervé :

« T'es qui ? Qu'est-ce-que tu fous là ? Pourquoi Ssymaka t'a emmenée ?

— Patron, elle a donné le code ? répond Ssymaka.

— Une cliente, ça faisait longtemps ! s'exclame Diavallo, le patron. Que veux-tu ?

— Je veux juste rentrer en France, rétorque Kamelia.

— Ok, ça va te coûter cher.

— Pas de souci, je suis prête à vous donner toutes mes économies, déclare-t-elle.

— Donne-moi 20 000 euros cash, explique le patron en se frottant les mains.

— Désolée monsieur, mais je n'ai que 2 500 euros.

— Alors tu compléteras en payant en nature, dit-il en se rapprochant d'elle et en lui mettant une main sur la cuisse.

— Sale pervers ! Si vous voulez, je peux travailler pour vous mais rien de sexuel.

— Tu crois pouvoir travailler pour moi, avec tes petits bras de femme ?

Kamelia s'énerve et commence à insulter Diavalo de sexiste et de misogyne.

« Comment oses-tu insulter ma personne ? Ssymaka, va la buter et disperse son corps dans l'océan.

— Oui chef », obéit Ssymaka.

Ssymaka accompagne Kamelia dehors jusqu'à une forêt, mais au moment de l'exécuter, Ssymaka se laisse attendrir par son regard de biche et décide de trahir son patron.

Quatre mois plus tard, Kamelia et Ssymaka s'avouent leurs sentiments. Puis elle découvre qu'elle porte la vie. L'analyse sanguine est formelle : elle est à 5 mois de grossesse. Diavalo retrouve les deux

amoureux en corrompant la police avec des billets verts. Suite à ça, plusieurs voitures de policiers font des rondes autour de chez eux et les suivent un peu partout. Ssymaka reconnaît très vite la façon d'opérer de Diavalo. Il décide de louer un bateau et d'aller se cacher en Corse illégalement où elle pourra mettre au monde leur fils Makassy.

Battle Zenci (partie 2)

Par Gabriel et Arthur – 3^{ème}

Makassy, fils de Kamelia, travaille pour Charles-Henry, boss de la mafia corse. Il taille les haies de son jardin, mais un jour Charles-Henry refuse de le payer. Makassy est un grand homme noir. Il part chez son ami Abdul en quête de solutions à son problème.

Abdul est assis sur son canapé, les muscles sallants, en train d'aiguiser un couteau. Abdul dit à Makassy : « Ce n'est pas normal qu'il ne te paye pas ce bourge, on va lui rendre une petite visite ». Abdul est un égyptien impulsif.

Abdul et Makassy partent chez Charles Henry. Ils arrivent dans sa cour.

« CHARLES HENRY !! crie Makassy.

— Qui est cet ami que tu as ramené ? dit Charles-Henry en approchant.

— Mon ami se prénomme Abdul, rétorque Makassy, et il m'a ouvert les yeux : je suis sous payé, j'exige une augmentation ! »

Soudain quelqu'un arrive en criant :

« C'est quoi ce vacarme ?!

— Qui es-tu ? dit Abdul.

— Je me nomme Oguf Attocanap, répond l'homme. Maintenant répondez-moi. »

Abdul ne répond pas, mais il décroche un djab dans la tête de Oguf qui s'évanouit.

Makassy et Abdul courent jusqu'à la porte de la maison de Charles-Henry, mais tout à coup, les deux gardes du corps de Charles-Henry leur bloquent le chemin. Les deux gardes s'appellent Karso et Wapuu. Ils veulent stopper Makassy et Abdul dans leur élan. Makassy leur ordonne de se décaler, mais les gardes sont obstinés et ne veulent pas les laisser tranquilles. Heureusement Abdul est un combattant hors pair, et il leur assène des coups agiles mais puissants qui les mettent K.O. très rapidement. Le seul but de Makassy et Abdul est de récupérer eux-mêmes l'argent de Charles-Henry, dans son coffre-fort que Makassy a localisé auparavant. Le coffre-fort se situe dans la salle de réunion.

Makassy et Abdul arrivent bientôt à leur but, quand soudain une silhouette apparaît dans les escaliers sombres.

Une voix grave et charismatique dit : « Je suis Scio Burendo, le vrai boss de la mafia, et oui !

Charles-Henry n'était qu'un leurre. Il est temps que je contrôle ce monde, et ce n'est pas un congolais et un égyptien qui m'empêcheront de parvenir à mes fins. Je vais vous donner une chance. Descendez deux marches et je vous laisse rejoindre à nouveau mon côté... mais si vous préférez mourir, montez ces escaliers. »

Même si cet homme inspire la peur, Makassy et Abdul ne reculeront devant rien.

Makassy récupère doucement une petite barre de fer qui se trouve sur la marche de l'escalier. Il bondit sur son adversaire, et tente de lui porter un énorme coup. Et là tout d'un coup Scio disparaît.

Makassy et Abdul ne comprennent pas, mais avant qu'ils aient le temps de comprendre quoi que ce soit, ils voient derrière eux la belle crinière blonde, puis le visage de Scio qui les regarde en rigolant, se dessiner dans l'ombre. Ils tentent de l'attaquer, mais ils se rendent compte qu'ils ont tous les deux un trou béant dans le ventre. Ils savent que c'est la fin, ils tentent en vain une dernière attaque, mais malheureusement ils ne réussissent pas. Ils

s'écroulent tous deux par terre sous la douce musique des rires de Scio.

Scio s'esclaffe : « Je suis la personne la plus puissante dans ce bas monde, personne ne me vaincra jamais, cette vie est ennuyante, l'humain est trop faible et émotif. Je renie mon humanité, au revoir Terre. »

Scio se tire une balle dans la tête.

Défaite de famille

Par Thomas, Etienne et Gaëtan – 3^{ème}8

Mickaël se dirige vers Titouan. Il est 17h passées. Le ciel est gris. Ça dure déjà depuis une semaine. Normal pour un mois de novembre. Tous les élèves s'entassent à la sortie du collège. Ils se hâtent vers l'arrêt de bus. Mais pas Mickaël, Mickaël est grand et musclé. Il marche vers Titouan. Il est concentré. Titouan, lui, est plutôt petit et chétif. Comme chaque semaine, Mickaël marche avec ses amis. Titouan prend peur mais reste fixe.

Les élèves s'écartent quand ils voient le grand Mickaël. Lui se dirige vers sa proie avec une grande confiance. Quand il arrive au niveau de Titouan, il le pousse si violemment que le petit s'écroule à terre.

L'agresseur ordonne à sa victime de lui donner 45 euros. Ce dernier hésite mais abdique rapidement et lui donne son dû hebdomadaire. Au fur et à mesure que les semaines sont passées, il a réfléchi à des solutions ou aux causes de ses problèmes. La veille au soir, en sortant du collège, Titouan a aperçu Mickaël en train de se faire frapper par son père en

rentrant dans la voiture. C'était une scène d'une extrême violence.

A ce moment précis Titouan réalise : c'est bon, il a compris. Tout ce que Mickaël fait, son racket, ses actes inconscients et son manque de respect envers tous ses professeurs et son humeur maussade quotidienne. Tout cela, tous ces faits et gestes ne sont dus qu'à une seule chose : ses parents !! Tout est de la faute des parents ! La plupart des causes de troubles de l'enfance sont dus à des problèmes parentaux.

Titouan, en réalisant cela, en parle à Mickaël :

« Mickaël ! Tu n'es pas obligé de faire ça ! Je comprends ce que tu endures et je peux t'aider ! Tu peux sortir de ce cercle vicieux ! Je t'ai vu hier soir ! C'est ton père, c'est ça ?!

— Comment ça ? Tu m'as observé ? De toutes façons, tu ne peux pas comprendre ! »

En hurlant cela, Mickaël déchaîne sa haine et frappe à répétitions Titouan jusqu'à ce que ce dernier s'évanouisse...

Par Margaux et Manoah – 3^{ème}8

Un lycée de blancs

Premier jour de rentrée de septembre. Karim arrive en cours dans une salle de classe humide et froide. La professeure commence l'appel. A son prénom, elle lève les yeux, le sourire en coin. Karim soupire et se dit qu'il ne pourra pas supporter une troisième année avec elle. Cette enseignante le suit depuis sa 4^{ème}. Il répond présent, mais elle lui fait une réflexion sur son prénom et commence à faire une blague raciste. Il est mal à l'aise après ces paroles déplacées à cause de ses origines. Il décide d'aller voir les surveillantes à la fin des cours pour leur raconter.

Pendant l'heure de cours, il pense juste à foncer à la vie scolaire, et ça y est, enfin, ça sonne. Karim se lève, range ses affaires et marche vers la porte d'un pas déterminé. Mais avant qu'il ne la franchisse, la professeure l'interpelle et lui dit qu'il aura une retenue car il s'est levé sans autorisation. Karim se dit que c'est une mauvaise plaisanterie car la moitié des élèves a déjà quitté la salle de classe, alors pourquoi lui ?

Karim a enfin une preuve que sa professeure est raciste envers lui. Énervé, il décide d'aller voir la vie scolaire car pour lui c'en est trop pour une seule heure de cours, la première de l'année. Arrivé à la vie scolaire, il aperçoit une pièce sombre et angoissante. Il leur raconte tout. Personne ne le croit. On lui dit qu'il ne peut pas dire ça dès le début de l'année. Déçu et énervé, Karim décide d'aller en parler à son meilleur ami Driss qui est métisse et d'origine marocaine.

Karim s'approche et interpelle Driss :

« Eh Driss ! dit-il en courant vers Driss. Je peux te parler deux minutes ?

- Oh Karim, s'exclame-t-il. Dis-moi.

- Tu as vu comment la professeure m'a mal parlé tout à l'heure ? Elle m'a fait des remarques racistes.

- Ouais j'ai vu ça ! Je ne sais pas ce qui lui a pris, moi quand elle a dit ça, j'étais indigné !

- Oui, moi aussi. Surtout qu'elle m'a mis une heure de retenue, mon père va me tuer ! souffle-t-il.

- Ah oui quand même ! dit-t-il d'un air étonné. Mais pourquoi est-ce qu'elle t'a mis une heure de retenue ?

- Parce que je me suis levé pour ranger mes

affaires et pour partir, comme le reste de la classe ; et elle m'a mis une heure de colle en disant que je m'étais levé sans sa permission. Comme si j'étais son chien ! Je te jure que je vais vraiment m'énerver ! dit-il en levant les yeux au ciel.

- Ne dis pas ça, ce n'est que la rentrée.

- Non, ça fait deux ans que ça dure, râle-t-il.

- Attends encore un peu ? ça va s'arrêter et ne fais pas de bêtises sinon tu vas te faire exclure. Sinon tu en as parlé à quelqu'un ?

- Oui à la vie scolaire.

- Et les surveillantes t'ont dit quoi ?

- Que je ne pouvais pas dire ça dès le début de l'année et que je n'avais aucune preuve.

- Si, tu as moi comme preuve, je suis témoin ! s'exclame Driss.

- Mais Driss laisse tomber, je suis Algérien et toi Marocain. Personne ne va nous croire, on est dans un lycée de blancs.

- Je comprends, dit-il en entendant la sonnerie retentir. Bon allez, viens, on retourne en cours. »

Karim suit Driss en cours dans cette salle. Aucune bonne humeur n'est présente à l'intérieur. Il arrive dans la salle avec le regard noir, voit la

professeure. Il attrape une chaise et commence à frapper les murs, les tables, la porte et les fenêtres en hurlant de rage. Il s'arrête, se tourne vers les élèves puis se retourne violemment, la chaise en main et regarde la professeure.

Une rencontre aberrante

Par Tom, Anton et Melvyn – 3^{ème}

Un soir, vers 19 heures, l'entraînement de foot est terminé. Yassine est épuisé. Les joueurs dont il s'occupe ont bien bossé aujourd'hui. Ils doivent être rentrés chez eux à présent. Yassine ferme la grille du stade et prend la direction du quartier dans lequel il habite.

En regardant son téléphone, il atteint la rue dans laquelle il habite, à 15 minutes de la tour Eiffel. Sans le vouloir il percute Hector, un jeune homme. Son téléphone manque de tomber, Yassine s'excuse. Ce dernier l'insulte, et lui dit :

« Regarde, fais attention où tu vas sale nègre ! »

– Tu te prends pour qui ? lui répond Yassine, choqué. Parle-moi sur un autre ton !

– Comment ça tu me réponds ? dit Hector, furieux. Excuse-toi de suite ! »

Yassine ne s'excuse pas. Hector veut l'attraper pour le mettre au sol. Yassine esquivé les coups, puis part en courant. Hector lui crie :

« C'est ça, fuis sale lâche de noir ! »

Le lendemain soir, au début de l'entraînement vers 17 heures, un nouveau arrive et Yassine reconnaît Hector. Ce dernier baisse ses yeux. Il arrive dans le cercle où se trouvent tous les autres joueurs. Il se présente devant tout le monde. Puis Yassine lui dit :

« Alors, j'espère que tu sais mieux jouer au foot que mettre des coups de poing. Allez, fais-moi une demi-heure de fractionné ! »

Le regard d'autrui

Par Alexis et Capucine – 3^{ème}

C'est bientôt la fin la fin de la pause déjeuner, et Marie se rend à Maje, son magasin de vêtements préféré. Elle se dépêche, prend un top noir et se dirige vers le miroir. Elle pense le porter le jour de son anniversaire, elle n'a pas encore sa tenue alors que c'est dans une semaine.

Soudain une personne s'approche du magasin. Elle s'appelle Camilia. Elle regarde dans la vitrine comme si elle cherchait un vêtement en particulier. Elle a des dreadlocks, son visage est sali par la terre, elle porte un jogging très ample et son haut est troué. Son accoutrement laisse à désirer.

Elle s'approche de l'entrée. Elle est à peine à l'intérieur que la vendeuse lui jette un regard froid. Elle ne se soucie pas du regard que lui a lancé la vendeuse. Elle va voir directement le pantalon en vitrine. Elle le prend et se dirige vers la cabine d'essayage mais elle est interrompue par la vendeuse.

Elle commence à lui parler d'un ton agressif :

« Ce magasin est inapproprié pour une personne de votre classe sociale, veuillez quitter de suite mon magasin.

— Mais j'ai l'argent ! Je peux l'acheter ! »

La vendeuse lui arrache le vêtement des mains et compose le numéro de la sécurité sur son portable. Camilia est déterminée. Elle réplique qu'elle a l'argent nécessaire. Elle sort des billets de sa poche et les exhibe sous les yeux de la vendeuse. Le vigile arrive. Il a une démarche imposante et intimidante. Il la prend violemment par le bras. Il l'emmène en direction de la sortie puis elle se retrouve hors de la boutique, comme rejetée. La vendeuse retourne à ses occupations.

Déterminée, elle rentre dans la boutique afin d'achever son achat.

La vendeuse se dirige vers elle et la frappe en l'insultant. Après avoir observé cet acte, une cliente intervient et prend sa défense. Elle entame une longue discussion avec la vendeuse. A la fin de cette

conversation, la cliente et Camilia sortent du magasin, furieuses.

Malgré cela, elles apprennent à se connaître un peu plus. Cette boutique vient de perdre une cliente fidèle ainsi que son honneur. Tous les clients présents ont assisté à la scène. Tous éprouvent de la honte et quittent l'établissement.

Pas d'love

Par Luna, Alexandre et Nolan – 3^{ème} 3

Dans sa chambre, fenêtre ouverte. Tylan, adolescent au regard malicieux et à la chevelure d'un roux flamboyant, écoute Stan de Eminem, une musique mélancolique. Des posters Link et Terracid tapissent les murs. Tylan aime regarder ces youtubeurs. Rapidement, il prend son stylo et son carnet. Les yeux embués de larmes, il commence à noter ce qu'il a sur le cœur. Il a décidé d'écrire pour aller mieux.

Depuis la rentrée scolaire, dans ma classe, je vis un véritable calvaire.

Chaque jour, trois garçons, trois terreurs, Gustave, Kevin et Mohamed, m'accueillent en m'insultant. Ils passent ensuite leur journée à m'humilier. Tout ça parce que j'ai les cheveux roux ! Pour eux, je suis un monstre. Parce que je suis différent. Ma chevelure fait qu'on me remarque. Et ça, la différence, les gens, ils ne la supportent pas. Ils vous la font payer.

Soudain, Tylan se lève et change de musique, il a besoin de souffler un peu, de reprendre ses esprits. C'est dur de coucher les mots sur le papier. Mais là, il n'en peut plus. Il doit exprimer sa souffrance pour mieux en guérir. Il met QLNT de Menace Santana, écoute les paroles résonnant étrangement à ses oreilles. Elles expriment les sentiments qui l'envahissent :

Quand la nuit tombe, c'est l'hécatombe.

Bah ouais tu t'es mis d'dans, fais pas miskine,

j'ai l'coeur froid comme à Moscou pas d'love,
que du whisky...

Puis il reprend le fil de son journal :

J'en ai marre, marre qu'à chaque fois que je rentre dans une salle, les trois terreurs m'insultent, me dénigrent : « Eh le monstre, ça te gêne pas de ressembler à Poil de carotte ?! Tapette ! T'as raté ta couleur ? Tu manges des citrouilles H24 ou quoi ? D'ailleurs c'est bientôt Halloween, pas besoin de déguisement, tu l'as sur toi !

Dans la classe, tout le monde pouffe. Tout le monde se moque. Les lâches. Et moi, je lutte pour ne pas pleurer. Pour ne pas les frapper. Pourtant, j'ai envie de les écraser, de leur faire manger la poussière. Mais ils sont trop forts pour moi. Trop puissants. Trop nombreux. Et je suis seul. Alors j'encaisse les ricanements, les boulettes de papier dans la tête, pendant les cours. Hier, le prof a vu, j'en suis sûr. Mais il a fait semblant de rien.

En rentrant du collège, Gustave m'interpelle et me dit de m'approcher pour me donner un devoir. Je ne suis pas confiant, mais j'approche quand même. D'un coup, Mohamed et Kevin sortent de derrière un mur. Et m'attrapent par le col. Ils me plaquent au mur et commencent à me frapper.

J'ai longtemps cherché la solution à ce calvaire, à cet enfer. J'ai essayé de faire semblant de rire, de leur parler, même de les supplier. Rien n'y a fait.

Aujourd'hui est le dernier jour de mon existence. La dernière fois que je ferme les yeux, mon dernier silence.

Tylan referme son carnet et pose son stylo. Il avance vers sa fenêtre. Il se met debout, sur le rebord. Il lâche prise.

Remerciements

Nous tenons à remercier les personnes et les organismes qui nous ont permis de mener à bien ce projet pédagogique :

- L'écrivain Marin Ledun, pour son talent, sa disponibilité et son sens de la pédagogie.
- La mairie de Gujan-Mestras, et tout particulièrement Corinne Cazade, conseillère municipale déléguée à la culture, Christine Thonier de la médiathèque, pour leur aide précieuse et Amélia Schamber pour son aide précieuse dans la conception et l'édition du recueil.
- Le conseil département de la Gironde pour son aide financière et Amandine Raynaud pour ses conseils.
- La direction du collège Chante Cigale pour son soutien.

Sommaire

- p.4 – **Double face**, par Clara et Laura
- p.8 – **Mise à nu**, par Emilie et Mathis
- p.14 – **Délivrance**, par Faustine et Elisa
- p.18 – **Les arroseurs arrosés**, par Jules et Elie
- p.21 – **Raymond t'es qu'un gros con !** par Julie, Maëlle et Lindy
- p.24 – **La chute**, par Tylan et Maxime
- p.28 – **Coup de balai !** par Enzo et Melvin
- p.33 – **Il y a une justice**, par Nina et Isaly
- p.38 – **Les chiens ne font pas des chats**, par Victor et Lorenzo
- p.42 – **Notification**, par Louise et Chloé
- p.46 – **Ordure ménagère**, par Sasha et Léa
- p.49 – **Remise en forme**, par Leny et Timéo
- p.53 – **Dans la boîte**, par Maxence
- p.57 – **La fête**, par Léna et Luane
- p.61 – **Le carnet**, par Triana et Jade
- p.64 – **Vengeance...** par Loïs et Lilou
- p.67 – **Une rentrée désastreuse**, par Sybil et Anaé
- p.70 – **Violences conjugales**, par Noam et Lilou
- p.72 – **Racisme au travail**, par Cassie et Lana
- p.76 – **Le domaine**, par Louis Carrère et Ambre Deffayes

p.79 – **Misogyni no justsu (partie 1)**, par Gabriel, Lyam et Matthew

p.83 – **Battle Zenci (partie 2)**, par Gabriel et Arthur

p.87 – **Défaite de famille**, par Thomas Bonnot, Etienne et Gaëtan

p.89 – **Un lycée de blancs**, par Margaux et Manoah

p.93 – **Une rencontre aberrante**, par Tom, Anton et Melvyn

p.95 – **Le regard d'autrui**, par Alexis et Capucine

p.97 – **Pas d'love**, par Luna, Alexandre et Nolan

**Collège Chante Cigale
de Gujan-Mestras
Année 2022-2023**